

CATHERINE DAVID

Crescendo

Avis aux amateurs

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

CRESCENDO

Extrait

Salut à vous, aspirants virtuoses, auto-didactes du clavier, infirmes du trois-pour-deux, handicapés de la gamme en tierces, mes semblables, sœurs et frères, rivaux et rivaux, compagnons d'extase ou de trac. Ils sont vivants, nos rêves d'enfants ! Une même nostalgie nous hante, un même désir nous obsède, il est urgent d'y céder ! Urgent de répondre à l'appel du clavier, de refaire les gestes familiers, urgent d'extraire la musique de la grande carcasse comme Aladin fait surgir de sa lampe le Génie qui exauce tous les vœux.

C. D.

Pianiste amateur, Catherine David fait appel à ses souvenirs, bonheurs et désillusions pour rendre hommage à ce bien-être, alliant épanouissement du corps et satisfaction de l'esprit, qu'apporte l'expérience esthétique quand on la vit de l'intérieur. Jouer du piano est en effet une façon de guider son existence dans le sens du renouvellement, de manifester sa joie d'être au monde, et d'accéder à une véritable paix.

Un livre bienveillant dédié aux musiciens amateurs qui, quel que soit leur niveau, n'ont pas abandonné l'idée de faire de la vie une étude sur les variations du plaisir.

CATHERINE DAVID

Romancière, essayiste et critique littéraire franco-américaine, Catherine David partage son temps entre le journalisme, la littérature et la musique. Disponible chez Actes Sud, son triptyque consacré à l'art musical comprend La Beauté du geste (Babel n° 769), Crescendo (2006) et Lettre ouverte à ma main gauche (2017).

DU MÊME AUTEUR

L'OCÉAN MINIATURE, roman, Seuil 1983.

SIMONE SIGNORET. LA MÉMOIRE PARTAGÉE, essai biographique, Robert Laffont, 1990 ; Le Livre de Poche, 1992.

LA BEAUTÉ DU GESTE, essai, Calmann-Lévy 1994 ; Actes Sud, "Babel", n° 769.

PASSAGE DE L'ANGE, roman, Calmann-Lévy 1995.

L'HOMME QUI SAVAIT TOUT. LE ROMAN DE PIC DE LA MIRANDOLE, roman, Seuil, 2001 ; "Points Seuil", 2002.

CLANDESTINE, récit, Seuil, 2003.

En collaboration :

L'OCCIDENT EN QUÊTE DE SENS, anthologie, préface de Jean Daniel, Maisonneuve et Larose, 1996.

ENTRETIENS SUR LA FIN DES TEMPS, conversations avec Stephen Jay Gould, Jean Delumeau, Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, Fayard, 1998.

ÉGYPTE. ANTHOLOGIE DE L'ANCIEN EMPIRE A NOS JOURS, Maisonneuve et Larose, 1998.

SOMMES-NOUS SEULS DANS L'UNIVERS ? Conversations avec Jean Heidmann, Alfred Vidal-Madjar, Nicolas Prantzos, Hubert Reeves, Fayard, 2000.

CATHERINE DAVID

Crescendo

Avis aux amateurs

un endroit où aller
ACTES SUD

A Dionysos !

*En mémoire de mon père,
Pierre Gradwohl,
pour que la joie demeure.*

*Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins
que demain.*

ROSEMONDE GÉRARD

*C'est dans mon corps, mes épaules,
parfois mes mains que je ressens si
une phrase est juste, si je suis dans
ma vérité.*

HENRY BAUCHAU

Je pleure sur le sort des quatre éléments.

DIOTIMA

I

ART-MOT-NID

PAR LA FENÊTRE du salon, j'entends le piano bouillir sous les doigts agiles de mon père. Concerto de Bach en *la* majeur. Les arpèges rebondissent, dopés par les trilles. Je rentre de l'école, la vie est belle à pleurer, comme dans un film de Capra. La main gauche, de croche en croche, se fait violoncelle, doum, doum doum, et voici que le second thème, déjà, prend appui sur un *fa* dièse particulièrement jouissif, puis monte, redescend, se transforme, s'envole et gambade, cœur battant, promeneur à quatre temps, acrobate des harmonies. *Art-mot-nid*, comme dit Raphaël. Autorité de la joie.

Regard pantelant, fourrure hirsute, le chien Arco ("archet" en italien !) se précipite pour me lécher la joue en gémissant de bonheur. Sur la terrasse, le printemps fait chanter la glycine. Musique et lumière. Bourdons, guêpes, abeilles en folie. C'est

la saison des pâquerettes, floraison nua-geuse, pointillés sur la pelouse. Le pommier nain du Japon vient de clore sa floraison annuelle, ses pétales font cercle autour de lui. Dans le creux du grand orme, une nichée de primevères. Pour la couleur rouge, voyez la Fiat 500 dite Jardinière de ma mère, garée sur le gravier, rutilante. Vive le Kapellmeister ! Et gloire au *la* majeur !

En ce temps-là, notre expérience de la vie n'avait rien abîmé, nous n'avions pas vu l'envers du décor, nous n'avions pas encore cassé nos jouets. L'air nous paraissait sans limites, et la musique de Jean-Sébastien Bach faisait partie de la nature des choses, comme les arbres ou les nuages, de toute éternité. Nous savions que de sympathiques hominidés avaient dû vivre et mourir pendant des centaines de milliers d'années dans un monde dépourvu de Bach, et nous avions pour eux une pensée compatissante, de même que pour les dinosaures qui n'ont jamais entendu chanter leurs lointains descendants, les oiseaux.

La musique de Bach nous paraît universelle, mais tous ne l'entendent pas de cette oreille. Mon amie Stella Baruk, pourtant fine musicienne et dotée d'une intelligence supérieure, le trouve *ennuyeux*. Ennuyeux ! Oui, ennuyeux, le paradis !

Lassante, la perfection ! Monotone, le divin tricotage ! Eh bien oui, on peut aimer les mathématiques et s'endormir pendant Bach ! Je suis scandalisée, nous nous disputons, je parle de subtilité, de puissance et de joie, j'évoque les extases du *la* majeur, les délices de la polyphonie, mais Bach n'a pas besoin de moi pour se défendre, n'est-ce pas ! Bach est un roc, un cap, une péninsule, que dis-je, un continent, une galaxie. Bach est incontournable, heureusement.

Dans le cartable d'un élève de piano, quels que soient son âge et sa compétence, le "morceau-de-Bach" est une figure imposée, le travail au long cours qui accompagne et ponctue les autres chantiers. "On a toujours besoin d'un petit Bach chez soi", disait mon cher maître André Boucourechliev. Du fait de cette tradition bien établie dans les conservatoires, Bach est le compositeur avec lequel un pianiste tend à passer le plus de temps, la terre ferme à laquelle il revient entre deux errances, entre Brahms et Debussy, entre Schumann et Liszt. Comme les exercices à la barre des danseurs, et mieux que les sempiternels Czerny ou Hanon qui n'assouplissent que les doigts, Bach peut servir d'échauffement, d'exercice. Sa rigueur est contagieuse, son austère beauté favorise le recueillement, oblige à

la transparence, à la précision. Chez Bach, le pianiste a rendez-vous avec le centre de lui-même dans l'intimité du clavier. Jouer Bach confère au pianiste patient des doigts solides et souples, légers, souverains. Capables d'allier la fermeté des basses à la légèreté des trilles, et surtout d'accentuer le phrasé pour faire advenir le chant. Sans oublier d'alléger la tonique !

A l'époque où mes parents et moi habitions Vaucresson, comme tous les débutants, j'avais exploré les petits *Menuets*, *Sarabandes* et autres *Bourrées* du *Cahier d'Anna Magdalena Bach*, puis les *Inventions* (à deux et trois voix), avant d'aborder timidement quelques *Préludes et Fugues* du *Clavier bien tempéré*, le bâtiment principal de cette aile de l'édifice. Construit en escalier à l'image des zigourats babyloniennes, *Le clavier bien tempéré* est un palais sonore qui commence en *do* majeur pour gravir une par une les vingt-quatre marches de la gamme chromatique, en une irrésistible ascension vers le ciel de la musique.

J'aimais surtout travailler les *Fugues*. Loin du déprimant tricotage évoqué par Stella, la polyphonie réalisait pour moi un rêve de concorde, un *enchantement*. Plusieurs voix parlaient en même temps, sans pour autant se contredire ou se gêner à l'instar de convives éméchés. Bien au

contraire, elles se hélaient, se suivaient, se complétaient, se saluaient, et leurs discours entrecroisés n'en finissaient pas de s'épanouir et de se magnifier. Je m'y perdais un peu, surtout vers la fin, mais j'étais fière de savoir, ici ou là, mettre en valeur l'entrée du thème à l'alto ou à la basse, sans oublier de respecter les doigts.

J'ose à peine l'avouer mais voilà, personnellement, sur mon île déserte, je me contenterais facilement de Bach pour ce qui est de la musique baroque. Oh, j'écoute volontiers les grandes orgues de Haendel, il m'est même arrivé de jouer du Scarlatti ou du Couperin mais à la vérité je pourrais m'en passer. Vous avez Dieu sous la main (dans les mains !), pas la peine d'aller adorer ses duplicatas. Si vous voulez mon avis, Bach est largement au-dessus de Dieu, en ce sens que Dieu ne lui arrive pas à la cheville en tant que créateur. Il n'y a pas de ratés dans son univers.

Bach, à la fois mobile et immuable, géométrique et sensible, Héraclite et Parménide, cristal de temps resplendissant. Une grande horloge scintille dans l'azur, qui nous berce et nous caresse, qui nous pose en équilibre au cœur de l'instant, entre le geste et le rêve, le centre et la conférence, l'action et la contemplation. La moindre page de Bach fait naître un

espace clair, où l'esprit peut aller danser ce soir, loin des petites misères. C'est Bach qui donne le *la*.

Ses *Concertos* pour un, deux ou trois claviers n'ont pas la solennité de la *Messe en si*, ni le côté grandiose des *Toccatas*. Ils restent peut-être en deçà de la mystique sublime des *Cantates*. Mais ils incarnent la joie première, la jeunesse de l'être, la vigueur de l'univers. Et peuvent se jouer au clavecin ou au piano, c'est selon.

“Messieurs, le vieux Bach vient d'arriver.” En ce soir pluvieux de 1747, entouré de ses musiciens, Frédéric II, dit le Grand, a posé sa flûte, la voix pâlie par l'émotion. Interprète amateur, le roi de Prusse se pique aussi de composer. Jean-Sébastien Bach est déjà une légende. Il a soixante-deux ans, il vient à Potsdam rendre visite à son fils, Carl Philip Emanuel Bach, employé à la cour.

Le piano-forte vient d'être inventé. Comme son nom l'indique, ce nouvel instrument a l'avantage sur le clavecin de permettre des changements d'intensité, de jouer tantôt *piano*, tantôt *forte*. Une quinzaine de ces instruments révolutionnaires, fabriqués par le célèbre facteur d'orgues Silbermann, ont été installés dans les salons du château, et le roi se réjouit de les soumettre à l'expertise du “vieux Bach”.

“Les musiciens le suivirent de pièce en pièce, et partout on demanda à Bach d’essayer les pianos”, raconte Johann Nikolaus Forkel, l’un des premiers biographes de Bach. Regrettons qu’une caméra d’Arte n’ait pas été là pour filmer cette extraordinaire promenade.

A l’époque, Bach est aussi renommé pour ses improvisations. Devant l’un des pianos-forte, il demande à Frédéric II de lui fournir un thème de fugue, “pour l’exécuter immédiatement, sans aucune préparation”. Fasciné, le roi de Prusse lance un défi au roi de la musique : à partir de son thème, improviser une fugue à six voix. C’est ce qu’on appelle une mission impossible. La capacité d’improviser une fugue à six voix peut se comparer, dit-on, à celle qui permettrait de disputer simultanément soixante parties d’échecs en les gagnant toutes.

Le roi de la musique relève le défi. Frédéric lui propose plusieurs thèmes. Bach en choisit un, en *do* mineur, solennel et subtilement chromatique. Et il improvise ce qui deviendra un monument : *L’offrande musicale*. Telle est la légende. D’après le critique Jacques Drillon, l’exploit est un peu moindre. Bach aurait en fait improvisé une *Fugue* à trois voix, avant de rentrer chez lui pour écrire le *Ricercare* à six voix.

Mais pourquoi la musique de ce luthérien austère éveille-t-elle en nous une telle jubilation ? Se pourrait-il qu'elle ne soit faite que de cela ? que la matière première de la musique de Bach soit justement la joie, ce bonheur de l'intelligence chanté aussi à la même époque par Spinoza ?

Le piano au centre de la maison et la musique au cœur de la vie, voilà ce que mon père m'a appris. Car nous voulons jouir de notre passage sur terre, à défaut d'en comprendre le sens, n'est-ce pas ? Car bien sûr, au-delà du bien-être, nous visons la joie qui est plus vaste et plus légère, *la joie qui demeure*, seule vérité qui nous soit accessible. La musique est un moyen de transport vers ce paradis hors les murs, une langue originelle qui abolit les fades distinctions entre le corps et l'esprit, le geste et la pensée, la nature et la culture.

Tout cela, mon père le disait sans les mots, du bout des doigts. A toute heure du jour, il s'acharnait sur ses *Polonaises* ou ses *Kreisleriana*, ce qui mettait une ambiance du tonnerre à la maison, et me donnait une furieuse envie de me lancer dans la virtuosité, comme on rêve de faire du parapente ou du saut à l'élastique. Blottie dans le canapé, je lisais *Le mou-ron rouge* de la baronne Orczy, ce très

réactionnaire chef-d'œuvre du roman-feuilleton, pendant que mon père travaillait la *Suite* de Rachmaninov ou la partie d'orchestre du *Capriccio* de Stravinski transcrit pour deux pianos, qu'il devait jouer avec le jeune virtuose François-Joël Thiollier. C'était une musique excitante et dangereuse, qui l'obligeait à faire des bonds avec des mains volantes. Mais j'aimais encore plus, passionnément, à la folie, les digressions de Chopin qui s'échappaient hors des barres de mesure comme des écharpes battues par le vent. Et les mélodies de Schumann, soutenues par une basse arpégée qui ne cessait de moduler de la manière la plus troublante. Et aussi...

Et le temps s'est arrêté là-bas, quelque part entre la glycine et les trilles, entre la saveur et l'extase, un samedi en *la* majeur de mon enfance perdue, étoile lointaine. L'école est finie, la Fiat Jardinière a disparu, le vieil Arco a rendu l'âme dans la cuisine, le grand orme est mort d'une épidémie, et papa n'est plus là, non, papa n'est plus

Il nous a laissé sa musique, *joie qui demeure*, jardin des délices, divin bavardage entre un Pleyel droit et un vieil Erard quart de queue, puisqu'il y avait deux

pianos à la maison, c'est vous dire qu'à Vaucresson, eh bien, c'était tous les jours Versailles.

Une enfance belle à pleurer, une fête pour la mémoire, avec cette joie qui ne passe pas, et cette morsure au cœur qui ne passe pas non plus.

II

AVIS AUX AMATEURS

SALUT A VOUS, aspirants virtuoses, autodidactes du clavier, infirmes du trois-pour-deux, handicapés de la gamme en tierces, mes semblables, sœurs et frères, rivales et rivaux, compagnons d'extase ou de trac. Ils sont vivants, nos rêves d'enfants ! Une même nostalgie nous hante, un même désir nous obsède, il est urgent d'y céder ! Urgent de répondre à l'appel du clavier, de refaire les gestes familiers, urgent d'extraire la musique de la grande carcasse comme Aladin fait surgir de sa lampe le Génie qui exauce tous les vœux.

Pensez à la fraîcheur des touches qui sont parfois si dociles. Pensez à cette sensation particulière, ce je-ne-sais-quoi, adrénaline, oxygène, sérotonine ? qui monte du clavier, s'immisce dans les artères du pianiste et le force à tomber la veste ou le pull au bout d'un quart d'heure. Une

chaleur exquise, vivifiante, qui passe par les mains pour se conjuguer au plaisir des tympanes, et qui circule aussi dans les yeux surveillant le clavier, qui voyage le long des nerfs, des muscles, de toutes les fibres du corps, dans le flux et le reflux des harmonies, modulations, accélérations, rubatos, reprises, variations.

Nous les amateurs, nous n'attendons aucun bénéfice quantifiable de notre pianotage, qu'il soit obsessionnel ou saisonnier. Ni salaire ni gloriole ! Sans espoir, nous tendons l'oreille vers l'Olympe des demi-dieux, les Argerich, Freire, Pollini, Kempf, Rubinstein, Cziffra, Michelangeli, Schiff, Grimaud, Pires et autres magiciens, ceux qui ont de l'électricité dans les doigts, ceux qui savent étirer les sonorités comme des brumes matinales sur la colline, ceux qui marient le sublime au frivole, la fièvre à l'allégresse, et dont les étincelantes prouesses nous indiquent, hélas de très loin ! la direction à suivre.

Que de drames intimes, de blessures inavouées dans le peuple des amateurs ! Avouons-le, il y a une importante proportion de handicapés parmi nous. Par exemple, pour la plupart, nous ne savons pas, nous n'osons pas improviser, quelle tristesse. Fous de piano mais éternels débutants, nous avons cet angle mort, ce point de fuite, cette zone d'incompétence.

Il y a ceux qui se croient incapables d'apprendre une œuvre par cœur et gardent éternellement les yeux rivés sur la partition comme le naufragé s'accroche à son canot ; ceux qui au contraire naviguent exclusivement à l'oreille et ne savent pas (ou plus) lire une partition ; il y a ceux qui ne savent pas (ou n'osent pas) se lancer dans le déchiffrage, préférant rejouer indéfiniment les mêmes morceaux usés jusqu'à la corde ; et ceux qui au contraire se refusent à travailler sérieusement le moindre prélude, mais adorent les trémolos, se lancent avec panache dans une *Etude transcendante*, et se plantent dans les grandes largeurs ; il y a ceux qui jouent merveilleusement dans leur chambre mais sont incapables d'une performance en public pour cause de trac ; il existe des concertistes défroqués qui possèdent encore, trente-cinq ans après, des blocs de mémoire pianistique, des ruines somptueuses, mais leurs doigts déshabitués du clavier ne leur obéissent plus ; il y a ceux qui n'ont jamais le temps de travailler à cause du boulot, des enfants ou des vieux parents ; il y a ceux qui ont peur de déranger, de déplaire ; ceux qui oublient trop souvent de vérifier les dièses et les bémols à la clef (suivez mon regard !) ; ceux qui ont si peur de faire des fausses notes qu'ils en oublient de respecter les

indications rythmiques ; ceux qui ne jouent qu'à l'aube, ivres morts, le cœur en cendres et les doigts pâteux, quand la fête est finie.

L'amateur, comme l'autodidacte, se définit d'abord par ses lacunes. Il a tendance à cultiver jusqu'à plus soif son pré carré, à plaquer les trois mêmes accords avec les mêmes fautes, les mêmes mains vacillantes, à jouer par habitude la même ritournelle, le même début de sonate. Il réussit parfois, à force de grands travaux intermittents, à faire des progrès sensibles, mais il reste à transformer l'essai, à consolider cet acquis. Qu'il cesse de travailler régulièrement, faute de temps, d'énergie ou de courage, et c'est triste à dire, mais il risque fort de voir retomber d'un étage son niveau pianistique. Mais il recommencera, comment faire autrement ? Le piano est un alcool fort : qui a joué jouera.

Sans espoir, donc, mais non sans obstination ! Nos ambitions sont limitées, forcément limitées, nous savons que notre amateurisme est une maladie incurable, etc. Nous ne rêvons pas – nous ne rêvons plus ! – d'interpréter un jour la *Sonate* de Liszt, la *Hammerklavier* de Beethoven ou le troisième *Concerto* de Rachmaninov à Carnegie Hall. Jamais, en cette vie, nous ne serons capables d'enchaîner les *Kreiseriana* de Schumann dans

le tempo voulu. Non, nous n'aurons jamais de *standing ovation*. Nous devons nous contenter de jouer pour nos proches, de plaire aux indulgents, d'épater le pékin. Cependant nous continuons à barboter dans le bassin des grands, à massacrer pour la centième fois ce début de sonate, à re-déchiffrer cette *Ballade* en coinçant sur les mêmes doubles bémols. Après tout, nous ne ferons pas non plus l'ascension de l'Everest et nous n'irons pas en vacances sur la Lune. Ni chez Dior nous acheter cette petite robe de bal. On s'y fait !

Les bienfaits du piano sont immenses mais invisibles, et bien sûr impossibles à mesurer. Des heures de plaisir, la mémoire qui jubile à mesure qu'elle engrange, une facilité de lecture, une agréable liberté digitale, un bien-être étendu à l'humeur, des moments de partage où s'illumine l'amitié, une merveilleuse intimité avec Mozart, Chopin et les autres. Et le bonheur, parfois, de faire plaisir à quelques auditeurs avec notre musique, au lieu de déranger le monde comme le barde Assurancetourix que les Gaulois empêchent de chanter. A vrai dire, nous aimerions qu'ils en redemandent, qu'ils ne s'en lassent jamais. Et que les voisins se joignent à eux pour nous supplier de jouer plus longtemps, pendant des heures, et même pendant la nuit, fenêtres ouvertes ! Ah,